

Conseil multidisciplinaire

Revue professionnelle « Défi jeunesse »

La fragilité de la paternité dans la société québécoise : les paradoxes du père nécessaire et du père abject

Germain Dulac Ph.D., sociologue et chercheur
Centre d'études appliquées sur la famille, École de service
social,
Université McGill



...
**peu de personnes
se sont
véritablement
intéressées aux**

Cet article soulève des questions qui, à première vue, ne sont pas évidentes parce qu'elles ne sont pas encore instituées en savoir officiel. Je vais traiter des controverses qui minent sournoisement le terrain de nos certitudes les plus profondes, quant à la place du père dans notre société et à son rôle dans la famille québécoise. Mes réflexions se fondent sur une pratique de recherche de plusieurs années, mais je dois ajouter que j'ai aussi tiré plusieurs enseignements de ma participation pendant plus de deux ans au groupe *Pères à part entière*. Ce groupe se compose d'une trentaine d'intervenants impliqués auprès des pères qui se réunissent aux deux mois, sur une base volontaire pour échanger sur leur pratique.

**représentations
sociales de la
paternité. Je
voudrais jeter les
balises en vue de
futures
discussions sur
la questions.**

...

Plusieurs facteurs contribuent à fragiliser la paternité. Nous sommes plusieurs à avoir documenté le comportement des hommes, leurs manières de concilier le travail et la famille¹, de vivre les transitions familiales² et les crises de la vie³. En revanche, peu de personnes se sont véritablement intéressées aux représentations sociales de la paternité. Je voudrais jeter les balises en vue de futures discussions sur cette question.

LE DISCOURS SOCIAL PARADOXAL : LE PÈRE NÉCESSAIRE ET ABJECT

Nous vivons un moment de l'Histoire où les sociétés développées sont confrontées à des changements si violents et si rapides qu'il est souvent difficile de trouver une cohérence, de faire du sens avec ce qui se passe.

Du côté des institutions, par exemple, qui peut aujourd'hui me décrire ce qu'est une famille ? Difficile d'avoir la réponse juste; d'ailleurs, on parle plutôt des familles, ne dit-on pas que la famille est à géométrie variable, qu'elle a de multiples facettes, qu'elle est souvent atypique,... Je me souviens d'avoir lu un article de Diane Germain⁴ qui proposait une trentaine de modèles de famille.

Ce qui est vrai des institutions l'est aussi pour les normes qui définissent le rôle du père. Plusieurs personnes hésitent désormais avant de définir ce qu'est un père. Si nous divergeons d'opinion sur ces points, cela n'est pas sans lien avec le fait que, comme société, nous vivons sous l'emprise d'un paradoxe du père nécessaire et du père abject. D'un côté, on nous dit que le père est nécessaire; de l'autre, il serait un être immoral, indigne de notre confiance. Il est important de prendre un peu de temps pour mettre en place les éléments constitutifs de ce paradoxe, partout présents et qui s'immiscent de manière insidieuse dans notre vie.

LE NÉCESSAIRE PÈRE ET LES CONSÉQUENCES CATASTROPHIQUES DE SON ABSENCE SUR LES ENFANTS

Le premier volet de ce paradoxe est à trouver dans tous les débats qui traitent de l'importance du père et de son corollaire, à savoir les conséquences catastrophiques de son absence sur les enfants.

Le rôle du père s'est longtemps résumé aux tâches de pourvoyeur. Mais, depuis l'entrée massive des femmes sur le marché du travail, les rôles masculins sont le théâtre d'un déplacement de la fonction centrale du père où le rôle d'agent de socialisation est plus important qu'auparavant. Le déplacement des éléments, attributs et caractéristiques qui définissent le rôle du père s'est fait graduellement. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître aujourd'hui, il a fallu faire la preuve que les pères étaient capables de paterner.

Aujourd'hui encore, on cite les travaux de Parke⁵, et de Lamb⁶, qui datent du début des années 1970, lorsqu'il est question de soutenir le fait que les hommes sont capables d'interagir avec les nouveau-nés ou d'interpréter les mimiques, les cris et le langage corporel des enfants. Je précise cela pour signaler que durant les années 1970 on s'interrogeait sur la capacité parentale des pères. L'idée, selon laquelle les hommes ont un potentiel *nurturant* (pour reprendre une expression anglaise) ne s'est pas imposée facilement dans l'esprit des gens. Aujourd'hui, elle n'a pas acquise la place qui lui revient, car bien des gens ne sont pas prêts à admettre le corollaire à savoir que le fait d'être parent ne peut plus se résumer au fait biologique de la maternité et de l'accouchement. Ce qui revient à dire que la parentalité ne relève pas du domaine exclusif des femmes pas plus dans la tendre enfance qu'à d'autres moments de la vie des enfants. Bien des gens considèrent encore la bipolarité des fonctions parentales : un âge de la mère et un âge du père. Cela veut donc dire que s'il y a du travail à faire du côté des pères, il y a aussi un travail à faire du côté des mères pour qu'elles lâchent prise.

Donc, au début des années 1970, on commence à penser que les hommes ont un potentiel *nurturant*. À mesure que cette idée fait son chemin dans les mentalités, les préoccupations des spécialistes de la famille se sont portées sur la capacité et le potentiel de paternage des hommes. Pour ce faire, on a tout d'abord cherché à savoir si la paternité s'exprimait de façon particulière pour en arriver à la démonstration de la convergence, sinon la quasi-interchangeabilité des rôles parentaux. Je veux insister sur cette notion de quasi-interchangeabilité, car elle nous hante encore.

Comme l'affirmait Robinson et Barret dans un livre bien en vogue publié en 1986, l'objectif recherché est alors de montrer qu'un " bon père " a le même

potentiel qu'une " bonne mère " dans ses relations avec les enfants et que " les papas font aussi de bonnes mamans "7.

La légitimité de la paternité a donc passé par l'institutionnalisation de l'équivalence entre le maternage et le paternage et je me prends à penser qu'on n'a pas encore dépassé ce débat.

LA PSYCHANALYSE AU SECOURS DES FONCTIONS PATERNELLES

La reconnaissance sociale de l'équivalence entre paternage et maternage soulève, par ailleurs, la question de la spécificité de la paternité. Si l'un et l'autre parent sont équivalents, pourquoi faut-il un père ? La psychanalyse apporte certaines réponses lorsqu'elle confirme les fonctions du père dans la socialisation et la construction de l'identité sexuelle des enfants des deux sexes8.

Même si les interactions entre le père et l'enfant sont équivalentes à celles de la mère, y a-t-il quelque chose de spécifique, de différent, une essence qui distingue et qualifie la paternité ? Les psychanalystes nous diront que le père fournit à l'enfant les éléments nécessaires pour appréhender le monde extérieur ce qu'ils nomment *le principium individuationist*, on dit que c'est le père qui permettrait à l'enfant d'accéder à l'espace public9. Cette idée est partagée par bon nombre de personnes et de chercheurs. On y fait référence, soit en parlant directement du père comme chez Corneau10, Badinter11 ou Blye12 lorsqu'ils parlent des figures d'initiateur et de mentor, introduisant les enfants au monde extérieur.



Dans les situations de divorce, l'explication est encore plus frappante : on insiste sur le rôle primordial du père dans l'ajustement social et l'évolution des enfants¹³. De même, lorsque l'on parle des familles sans alliance, on dira que " les garçons, à partir d'un certain âge, s'intègrent et évoluent nettement mieux quand ils sont gardés par le père et à l'inverse pour les filles ; cette évolution se manifeste surtout au chapitre des ajustements sociaux et des rôles sociaux qu'ils développent par la suite "¹⁴.

Nous ne saurions assez insister sur le fait que cet aspect de la paternité, hérité du discours psychanalytique, occupe une place importante dans notre société. Que l'on soit d'accord ou non avec les approches psychanalytiques, on ne peut nier leur importance, car d'une certaine manière l'impact de la psychanalyse sur le monde moderne est tout aussi important que la découverte de la perspective à l'époque de la Renaissance. On y apprend la capacité du père à créer une distance relationnelle avec la mère et son univers dont les relations sont constituées d'émotivité chaleureuse et souvent trop fusionnelle. Ici, le rôle du père est celui d'un agent de défusion de l'enfant et de sa mère, lui permettant de créer une aire de liberté favorable à son autonomie. Le père est un *principium individuationist* où l'enfant peut se dessaisir, se libérer de l'embrassade symbolique de la mère et ainsi affronter seul la réalité extérieure¹⁵.

On reconnaît la question de la dissociation des références de la socialisation développée par Freud et décrite entre autres par Stroller¹⁶. Cette idée a aussi été étudiée par les anthropologues¹⁷ ; leurs travaux constituent une illustration des enjeux du processus de socialisation et la fonction de dissociation du père dès la petite enfance.

À ce chapitre, l'impact de l'absence du père sur les enfants a été documenté de différentes manières par Blakenhorn¹⁸, Polack¹⁹ et en

France par Christiane Olivier²⁰, laquelle reprend à son compte la liste des ravages associés à cette absence : délinquance, suicide, dépression, drogues, gangs de rue, décrochage scolaire chez les garçons,... Que dit-elle ?

"...L'absence du père qu'elle soit physique ou psychique constitue pour l'enfant une modification importante de son rapport à l'autorité (...) Nous savons tous que les bandes de jeunes (...) sont constituées en grande majorité de garçons issus de familles perturbées (...) réduites à la monoparentalité. (...) 61 % des toxicomanes canadiens appartiennent à des familles éclatées, (...) de façon universelle les garçons seraient plus touchés que les filles (...) ". (1998, p.67 et suiv.)

et elle poursuit en disant :

"... il n'y a plus de repères, et souvent plus de pères. Il reste la plupart du temps une mère aimante et compatissante qui craint de heurter les enfants déjà bousculés par la vie de leurs parents (...). Souvenons-nous que l'identité de l'individu ne s'établit que face et grâce à un autre individu et à travers un conflit né de deux désirs différents ; celui des parents (des pères) et celui de l'enfant ". (1998, p.71-73).

et encore :

" Comment le fils et la fille adolescents, qui ont besoin de confrontation en famille pour se construire, parviennent-ils à remettre en cause leur mère aimante, seule (...) ils perdaient le seul appui affectif qu'ils aient dans la réalité

et se sentiraient eux-mêmes coupables de blesser leur mère. (...) Comment cette mère seule peut-elle répondre à cette soudaine violence de l'enfant qui prend conscience qu'il n'est plus un enfant et n'a plus besoin de sa mère ? " (1998, p.75).

" Devant l'impossibilité de dépenser sa force vitale en la retournant contre ses parents (...) l'adolescent retourne cette force vers l'extérieur et, ce faisant devient parfois asocial, délinquant ; s'il retourne sa négativité contre lui-même il tombe dans la dépression ou même le suicide ". (1998, p.78).

Olivier conclut, comme bon nombre d'auteurs, que le problème se trouve au carrefour de plusieurs dialectiques dont, entre autres, le fait que l'enfant vit avec une femme seule responsable, soit parce que le père a été destitué de sa fonction de mari, soit qu'il a quitté la maison ou quoique père présent, il ne remplit pas sa fonction d'appui viril et de modèle pour son fils.

Les pères sont aussi sensibles et peuvent établir des relations avec les enfants aussi « naturellement » que les mères. Comme je l'ai dit précédemment, un nombre incalculable d'études ont fait la preuve que les hommes peuvent « paterner ».

Plus près de nous, on se rappellera le débat sur la *Misère scolaire des garçons*²¹ qui a fait suite au dépôt du rapport du Conseil supérieur de

l'éducation, lequel mettait en relief le fait que deux fois plus de garçons que de filles décrochaient avant la fin de leurs études secondaires. On a alors souligné avec plus ou moins d'emphasis que l'absence du père devait bien y être pour quelque chose.

Ce que je veux souligner par tous ces exemples c'est qu'un aspect du paradoxe dont je parlais précédemment concerne l'importance que l'on accorde à la présence du père et de son corollaire, à savoir les conséquences catastrophiques de son absence sur les enfants.

LE MÂLE IMMORAL ET LE PARENT ABJECT

Si un aspect du paradoxe social de la paternité est le discours sur la nécessité du père, l'envers de la médaille est structuré autour de la notion de l'immoralité de la masculinité (le mâle immoral) et l'abjection de la paternité.

En effet, le second volet de ce paradoxe est à trouver dans d'autres effets et usages sociaux du discours scientifique qui nous laissent à entendre que les pères (sinon les hommes) sont des êtres abjects, immoraux et donc que socialement nous devons faire en sorte qu'ils abjurent, renoncent. Le père, parce qu'ignoble, doit apostasier son rôle et ses prérogatives parentales.

Je vous explique. De façon générale, on s'entend donc sur l'idée que les pères sont aussi sensibles et peuvent établir des relations avec les enfants aussi " naturellement " que les mères. Comme je l'ai dit précédemment, un nombre incalculable d'études ont fait la preuve que les hommes peuvent " paterner ".

Toutefois, un des constats que l'on peut appliquer à l'objet père est qu'au Québec, le champ de la paternité s'est, jusqu'à présent, constitué autour de quelques paradigmes dévaluatifs : la passivité, l'absence. Parmi les recherches qui ont probablement le plus contribué à construire l'objet père autour du pôle de la passivité, celles sur la répartition des tâches domestiques et des soins aux enfants sont des plus importantes. C'est une problématique qui a été étudiée sous de multiples facettes, entre autres, par celles qui ont bien documenté la question de l'articulation entre la famille et le travail. Ces études²² montrent que le temps d'interaction entre un parent et l'enfant est différent selon que l'on est un père ou une mère, et qu'il varie selon le cycle de vie familiale. Il existe aussi des différences quant à la nature des tâches effectuées selon l'un ou l'autre des deux parents, le père

ayant tendance à sélectionner les tâches ayant un plus grand potentiel de gratifications affectives. Elles suggèrent de plus, que les pères se confinent à un rôle de soutien et que la paternité s'affirme à des moments précis.

Cela étant bien connu, il s'avère inutile de s'étendre davantage sur la question, sinon pour souligner que le constat général qui se dégage de ces recherches est que partout les pères sont fautifs, tant du point de vue du nombre d'heures consacrées aux enfants que de la diversité des tâches accomplies. Quoique ces études soient critiquables à plusieurs points de vue²³, elles laissent à entendre que le père est un parent passif et propagent l'idée selon laquelle il est un être irresponsable.

L'objectif recherché est toujours « de montrer qu'un "bon père" a le même potentiel qu'une "bonne mère" dans ses relations avec les enfants »²⁴ ou comme l'énonce Robenson (1986) : « les papas font aussi de bonnes mamans »²⁵.

Si la paternité se présente sous de tels traits, c'est qu'elle est construite de manière à correspondre à une norme. En effet, malgré le fait qu'on ait reconnu au cours des années 1970, la capacité des pères à paterner, l'étalon de référence dans la manière de faire demeurerait toujours les comportements maternels. L'objectif recherché est toujours " de montrer qu'un "bon père" a le même potentiel qu'une "bonne mère" dans ses relations avec les enfants "²⁴ ou comme l'énonce Robinson (1986) : " les papas font aussi de bonnes mamans "²⁵.

Je ne saurais trop insister sur le fait que nous vivons sous l'emprise de valeurs qui font en sorte que, la paternité est dépendante de la capacité des pères à mimer les comportements des mères, il s'agit d'une parentalité construite par la négation, la dévaluation d'une parentalité au masculin. D'ailleurs, cela se reflète dans la vie de tous les jours. Combien de pères nous disent avoir abandonné ou s'être progressivement retiré des soins aux

enfants et des tâches domestiques parce que leur conjointe adoptait une attitude qui leur envoyait une image négative d'eux-mêmes ? À savoir, qu'ils ne s'y prenaient pas de la bonne manière, qu'ils n'avaient pas le mode d'emploi (celui de la mère),... C'est dans ce contexte idéologique qu'on évalue encore aujourd'hui la compétence parentale des pères. On est loin de questionner la nécessité du faire autant, mais surtout du faire pareil implicite à cette mentalité.

UN MYTHE FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE

Cette vision dévaluative des rôles et comportements masculins et plus particulièrement de la paternité n'est pas récente, mais ferait partie d'un héritage historique. C'est en quelque sorte un des mythes fondateurs de la société québécoise, qui a organisé les rôles masculins dans une perspective dépressive, évaluative ou ce que Gérard Bouchard²⁶ nomme dans son dernier essai, un mythe dépréciatif. Cette idée est présente partout dans le roman québécois. André Vanasse²⁷ dans son étude sur les personnages romanesques montre que le père québécois porte comme une fêlure sa situation de dominé. Il cite les exemples de Menaud maître-draveur, du père Didace Beauchemin, mais aussi des personnages de Marcel Dubé qui se retrouvent tous sous le dénominateur commun : la dévalorisation.

Dans la société agricole, c'est le cultivateur docile dominé par le clergé et la mère toute-puissante, alors que le coureur des bois est montré comme un être volage et irresponsable et sans avenir ; dans la société industrielle, ce sont des pères dominés par le patron à l'usine et à la maison par la mère, c'est le père Plouffe soumis à la mère omniprésente. On retrouve aussi cette caractéristique dans les personnages de Marcel Dubé qui ont en commun : la défaite. Chez Victor-Lévy Beaulieu, le héros essaie désespérément d'atteindre l'image intériorisée du père idéal inaccessible.



La culture québécoise apporte quelque chose de particulier à la construction de la masculinité par la négative. Il y a un aspect dévaluatif dans la mise en scène de la masculinité d'ici. Explorant l'œuvre du poète québécois Saint-Denys Garneau, Anne Élane Cliche²⁸ illustre le renoncement aux caractéristiques féminines (illustrées par la chair), sacrifice qui aboutit à la négation de l'humanité du poète :

*" sous cette bosse, c'est là qu'il y a une chambre où
l'on se retire de tout, de soi-même, pour s'asseoir et
regarder (...) Cette idée des os consistait à se
dépouiller de la chair à laquelle on ne peut jamais
se fier (...) ".*

De son côté, Colette Moreux²⁹, dans une étude célèbre sur la vie dans un village québécois des années 1960, montre que le père détient un pouvoir illusoire à l'intérieur de la famille. Les attitudes autoritaires du père sont attendues par la mère, mais critiquées et systématiquement mises en échec par elle. On nous dépeint les pères comme vaincus, dominés par leur épouse au sein de la famille traditionnelle et par les patrons. À travers tout ce que l'on dit à leur sujet, nous devons constater que l'image du père québécois est fortement dépréciée. Cela est aussi vrai pour la société actuelle, vous n'avez qu'à écouter les téléromans pour vous en faire une idée. À la télévision, les hommes sont aussi personnifiés négativement. Cela va du personnage de Jean-Paul Belleau dans *Les Dames de cœur* aux personnages plus récents des nouveaux téléromans. Il y a quelque temps, l'émission *Enjeux* faisait le même constat en évoquant des hommes mous.

Un autre domaine, où s'exerce la dévaluation de la masculinité, est la publicité. Depuis la libération des femmes, la lutte contre le sexisme impose des contraintes nouvelles sur les publicitaires qui craignent les repréailles et les protestations populaires s'ils venaient qu'à présenter des images négatives des femmes. Ainsi pour faire drôle, les publicitaires n'ont plus que les sujets masculins à ridiculiser. Observer les publicités de *Chrysler* (la femme qui engueule son chum), les produits de shampoing (des hommes se ridiculisent en récitant un poème). Les seuls sujets dévalués sont les personnages masculins.

En conclusion, il m'apparaît essentiel de réfléchir sur le paradoxe qui fragilise la paternité, car bien souvent les pères sont des boucs émissaires d'une société divisée sur le rôle de ses institutions. Le discours social paradoxal sur la paternité et les rôles masculins nous impose des images négatives de la paternité, ces représentations sont partagées par les pères

qui se sentent dépossédés, mais aussi par ceux et celles qui interviennent (ou n'interviennent pas) auprès des pères.

La dévaluation de l'image des pères prend divers visages à travers l'Histoire récente. Si durant les années 1970 on s'interrogeait sur la capacité parentale des pères, aujourd'hui on aurait plutôt tendance à centrer le discours sur le paradoxe suivant : la nécessité et l'abject.

Depuis plus de trente ans, la dénonciation des stéréotypes sociaux qui concernent le féminin a fait progresser la situation des femmes. Mais les critères de la masculinité ne sont pas remis en question, comme si placé en position dominante, le modèle masculin échappait par principe à toute menace d'aliénation. Il est vrai que du fait de la situation dominante dans les rapports de sexe, le masculin intervient comme repère présidant à une différence sexuée qui se détermine en fonction de son absence ou de sa présence.

Constituant la référence de l'humain, le masculin ne saurait être approché de lui-même. Il désigne le lieu d'où émane le regard sans pouvoir être saisi lui-même comme objet de regard. D'où la nécessité de n'apparaître que placé sous les auspices de la négation. Si l'on ne doit rien savoir de ce qu'il représente en lui-même, une détermination négative s'impose toutefois d'emblée : ne pas être ce qui est censé représenter son contraire (c'est-à-dire féminin).

Si cette négation fondatrice du masculin (n'être pas une femme) et l'appropriation de l'esprit par la masculinité sont restées longtemps occultées, nous devons aujourd'hui prendre conscience que les sociétés obéissent à la même injonction, définissent les hommes par ce qu'ils ne peuvent et ne doivent pas être sous peine de révolutionner les rapports sociaux entre les hommes et les femmes.

L'identité masculine par la négation de tout ce qui relève de l'univers du privé, implique le rejet d'une partie de son humanité, le rejet de ce que les hommes ne doivent pas être. On peut alors voir la continuité entre le féminin, le privé, le maternel et le cutané, le corps, la sensualité, le ressenti,... L'exclusion de la condition masculine et de l'identité masculine, de ce qui appartient au féminin intervient ainsi au terme d'un travail de délestage de toutes les caractéristiques qui peuvent être attribuées comme propriété du féminin. Mais en même temps, c'est tout le pouvoir de sensualité diffuse, de sensibilité humaine, d'intériorité, qui vient à tomber, au profit de la fondation de l'ordre civique, établissant une position de transcendance par rapport à l'ordre simplement humain; lequel ordre sera

abandonné aux femmes.

L'exclusion de toutes caractéristiques du féminin implique une mutilation que, du même coup, l'homme civique s'impose à lui-même. Si les hommes sont promus dans une place dominante dans notre société, ce n'est qu'au prix d'une vaste opération de négation, de dévaluation d'une partie d'eux-mêmes. Le mythe dépréciatif de l'homme québécois participe ainsi à la reproduction des places hiérarchiques entre les hommes et les femmes en refusant l'accès aux hommes à d'autres dimensions de leur humanité.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

¹Dulac, Germain et Johanne Groulx (1998). *Paternité travail et société. Les obstacles organisationnels et socioculturels qui empêchent les pères de concilier les responsabilités familiales et le travail*, Montréal, Université McGill, 120 pages.

²Dulac, Germain (1999). " Que nous disent les pères divorcés à propos des transitions familiales ? " dans Dandurand et al., *Quelles politiques familiales à l'aube de l'an 2000 ?*, Paris, L'Harmattan, 174-189. Dulac, G. (1996). " Les moments du processus de déliaison père-enfant chez les hommes en ruptures d'unions " dans Jacques Alary et Louise Éthier (dir.), *Comprendre la famille. Actes du 3ⁱe symposium de recherche sur la famille*, 45-63. Dulac, G. (1993). *La paternité, les transformations sociales récentes*, Québec, Conseil de la famille, 93 pages.

³Dulac, Germain (1997). *Les demandes d'aide des hommes*, Montréal, A.I. D.R.A.H, 49 pages. Dulac, Germain (1998). " L'intervention auprès des pères : des défis pour les intervenants, des gains pour les hommes ", *P.R.I. S.M.E.*, vol. 8, no 2, 190-206.

⁴Germain, Diane (1986). " La famille recomposée, le deuil et l'idéal " dans Pierre Gauthier, *Les nouvelles familles*, Saint-Martin éditeur, 85-112.

⁵Parke, R.D. et S.E. O'Leary (1976). " Father-Mother-Infant Interaction in the Newborn Period : Some Findings, Some Observations and Some Unresolved Issues " dans K. Riegel et J. Meacham (ed.), *The Developing Individual in a Changing World*, The Hague, Mouton.

⁶Froidi, A.M., Lamb, M.E., Leavit, L.A. et W.L. Donovan (1978). " Fathers

and Mothers Responses to Infant Smiles and Cries ", *Infant Behavior and Development 1*, 187-198.

⁷Robinson, Brian E. et Robert L. Barret (1986). *The Developing Father*, New York Guilford Press, 31.

⁸Draughn, Peggy S. et Mary L. Waggenpack (1986). " Father Supportiveness : Perception of Fathers and College daughters " dans Robert A.Lewis et Robert E. Salt (eds), *Men in Family*, Beverly Hill, Sage Publication, 1986.

⁹Péladeau, Normand et Annie Davault (1987). " Un père à part... entière: la monoparentalité masculine ", dans Coeur-Atout (éd), *Un amour de père*, Montréal, Saint-Martin, 179.

¹⁰Corneau, Guy (1989). *Père manquant, fils manqué*, Montréal, Éditions de l'Homme, 198 pages.

¹¹Badinter, Elisabeth (1992). *X Y de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 314 pages.

¹²Bly, Robert (1992). *L'homme sauvage et l'enfant*, Paris, Seuil, 334 pages.

¹³Hetherington, E.M. (1979). " Divorce : A Child Perspective ", *American Psychologist*, no 34, 851-858.

¹⁴Santrock, J.W. et R.A. Warshark (1979). " Father Custody and Social Development in Boys and Girls ", *Journal of Social Issues*, no 35, 112-125.

¹⁵Monbourquette, Jean (1987). " Grandeur et misère de la relation père-fils. Essai de psychologie archétypale de la rencontre du père et du fils ", dans Coeur-Atout, (éd) *Un amour de père*, Montréal, Saint-Martin, 153.

¹⁶Stroller, Robert J. (1975). *Sex and Gender, vol.II, The Transsexual Experiment*, New York, Jason Aronson.

¹⁷Herdt, Gilbert H. (1981). *Guardian of the Flutes. Idioms of Masculinity*, New York, McGraw Hill, 315.

¹⁸Blakenhorn, David (1995). *Fatherless America : Confronting our Most Urgent Social Problems*, New York, Basic Books, 328 pages.

- ¹⁹Polack, William S. (1999). *Real Boys : Rescuing Our Sons from the Myths of Boyhood*, Mary Pipher (ed), 447 pages.
- ²⁰Olivier, Christiane (1998). *L'ogre intérieur. De la violence personnelle et familiale*, Paris, Fayard.
- ²¹Gagnon, Lysiane (1999). " La misère scolaire des garçons ", *La Presse*, samedi le 16 octobre et 25 octobre.
- ²²Descarries, Francine et Christine Corbeil (1994). *Travail et vie familiale : une difficile articulation pour les mères en emploi*, Montréal, UQAM, Centre de recherche féministe, (non paginé).
- ²³Voir les critiques qui leur sont adressées. Chadeau, Ann et Annie Fouquet (1981). " *Peut-on mesurer le travail domestique ?* ", *Économie et Statistique*, no 36, 23-33.
- ²⁴Chesler, Phylis (1986). *Mothers on trial*, New York, McGraw Hill.
- ²⁵Kohler Reismann, Catherine (1990). *Divorce talks: Women and Men make sense of personal relationships*, New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.
- ²⁶Bouchard, Gérard (2000). *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal.
- ²⁷Vanasse, André (1991). *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritique d'œuvres québécoises contemporaines*, Montréal, XYZ éd., 121 pages.
- ²⁸Cliche, Anne-Élaine (1995). *Comédies. L'autre scène de l'écriture*, Montréal, XYZ éd, 94.
- ²⁹Moreux, Colette (1982). *Douceville en Québec. La modernisation d'une tradition*, Montréal, PUM.

NOTE DE LA RÉDACTION

Un deuxième article de monsieur Germain Dulac paraîtra dans un prochain

numéro. Il traitera des impacts de la perception des pères sur l'intervention psychosociale.



La fragilité de la paternité dans la société québécoise : les paradoxes du père nécessaire et du père abject

Germain Dulac Ph.D., sociologue et chercheur

Centre d'études appliquées sur la famille, École de service social,
Université McGill

...
peu de personnes
se sont véritablement
intéressées
aux représentations sociales
de la paternité.
Je voudrais
jeter les balises
en vue
de futures discussions
sur cette question.

Cet article soulève des questions qui, à première vue, ne sont pas évidentes parce qu'elles ne sont pas encore instituées en savoir officiel. Je vais traiter des controverses qui minent sournoisement le terrain de nos certitudes les plus profondes, quant à la place du père dans notre société et à son rôle dans la famille québécoise. Mes réflexions se fondent sur une pratique de recherche de plusieurs années, mais je dois ajouter que j'ai aussi tiré plusieurs enseignements de ma participation, pendant plus de deux ans au groupe *Pères à part entière*. Ce groupe se compose d'une trentaine d'intervenants impliqués auprès des pères qui se réunissent aux deux mois, sur une base volontaire pour échanger sur leur pratique.

Plusieurs facteurs contribuent à fragiliser la paternité. Nous sommes plusieurs à avoir documenté le comportement des hommes, leurs manières

de concilier le travail et la famille¹, de vivre les transitions familiales² et les crises de la vie³. En revanche, peu de personnes se sont véritablement intéressées aux représentations sociales de la paternité. Je voudrais jeter les balises en vue de futures discussions sur cette question.

LE DISCOURS SOCIAL PARADOXAL : LE PÈRE NÉCESSAIRE ET ABJECT

Nous vivons un moment de l'Histoire où les sociétés développées sont confrontées à des changements si violents et si rapides qu'il est souvent difficile de trouver une cohérence, de faire du sens avec ce qui se passe.

Du côté des institutions, par exemple, qui peut aujourd'hui me décrire ce qu'est une famille ? Difficile d'avoir la réponse juste; d'ailleurs, on parle plutôt des familles, ne dit-on pas que la famille est à géométrie variable, qu'elle

a de multiples facettes, qu'elle est souvent atypique,... Je me souviens d'avoir lu un article de Diane Germain⁴ qui proposait une trentaine de modèles de famille.

Ce qui est vrai des institutions l'est aussi pour les normes qui définissent le rôle du père. Plusieurs personnes hésitent désormais avant de définir ce qu'est un père. Si nous divergeons d'opinion sur ces points, cela n'est pas sans lien avec le fait que, comme société, nous vivons sous l'emprise d'un paradoxe du père nécessaire et du père abject. D'un côté, on nous dit que le père est nécessaire; de l'autre, il serait un être immoral, indigne de notre confiance. Il est important de prendre un peu de temps pour mettre en place les éléments constitutifs de ce paradoxe, partout présents et qui s'immiscent de manière insidieuse dans notre vie.

LE NÉCESSAIRE PÈRE ET LES CONSÉQUENCES CATASTROPHIQUES DE SON ABSENCE SUR LES ENFANTS

Le premier volet de ce paradoxe est à trouver dans tous les débats qui traitent de l'importance du père et de son corollaire, à savoir les conséquences catastrophiques de son absence sur les enfants.

Le rôle du père s'est longtemps résumé aux tâches de pourvoyeur. Mais, depuis l'entrée massive des femmes sur le marché du travail, les rôles masculins sont le théâtre d'un déplacement de la fonction centrale du père où le rôle d'agent de socialisation est plus important qu'auparavant. Le déplacement des éléments, attributs et caractéristiques qui définissent le rôle du père s'est fait graduellement. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître aujourd'hui, il a fallu faire la preuve que les pères étaient capables de paterniser.

Aujourd'hui encore, on cite les travaux de Parke⁵, et de Lamb⁶, qui

datent du début des années 1970, lorsqu'il est question de soutenir le fait que les hommes sont capables d'interagir avec les nouveau-nés ou d'interpréter les mimiques, les cris et le langage corporel des enfants. Je précise cela pour signaler que durant les années 1970 on s'interrogeait sur la capacité parentale des pères. L'idée, selon laquelle les hommes ont un potentiel *nurturant* (pour reprendre une expression anglaise) ne s'est pas imposée facilement dans l'esprit des gens. Aujourd'hui, elle n'a pas acquise la place qui lui revient, car bien des gens ne sont pas prêts à admettre le corollaire à savoir que le fait d'être parent ne peut plus se résumer au fait biologique de la maternité et de l'accouchement. Ce qui revient à dire que la parentalité ne relève pas du domaine exclusif des femmes pas plus dans la tendre enfance qu'à d'autres moments de la vie des enfants. Bien des gens considèrent encore la bipolarité des fonctions parentales : un âge de la mère et un âge du père. Cela veut donc dire que s'il y a du travail à faire du côté des pères, il y a aussi un travail à faire du côté des mères pour qu'elles lâchent prise.

Donc, au début des années 1970, on commence à penser que les hommes ont un potentiel *nurturant*. À mesure que cette idée fait son chemin dans les mentalités, les préoccupations des spécialistes de la famille se sont portées sur la capacité et le potentiel de paternage des hommes. Pour ce faire, on a tout d'abord cherché à savoir si la paternité s'exprimait de façon particulière pour en arriver à la démonstration de la convergence, sinon la quasi-interchangeabilité des rôles parentaux. Je veux insister sur cette notion de quasi-interchangeabilité, car elle nous hante encore.

Comme l'affirmait Robinson et Barret dans un livre bien en vogue publié en 1986, l'objectif recherché est alors de montrer qu'un « bon père » a le même potentiel qu'une « bonne

mère » dans ses relations avec les enfants et que « les papas font aussi de bonnes mamans »⁷.

La légitimité de la paternité a donc passé par l'institutionnalisation de l'équivalence entre le maternage et le paternage et je me prends à penser qu'on n'a pas encore dépassé ce débat.

LA PSYCHANALYSE AU SECOURS DES FONCTIONS PATERNELLES

La reconnaissance sociale de l'équivalence entre paternage et maternage soulève, par ailleurs, la question de la spécificité de la paternité. Si l'un et l'autre parent sont équivalents, pourquoi faut-il un père ? La psychanalyse apporte certaines réponses lorsqu'elle confirme les fonctions du père dans la socialisation et la construction de l'identité sexuelle des enfants des deux sexes⁸.

Même si les interactions entre le père et l'enfant sont équivalentes à celles de la mère, y a-t-il quelque chose de spécifique, de différent, une essence qui distingue et qualifie la paternité ? Les psychanalystes nous diront que le père fournit à l'enfant les éléments nécessaires pour appréhender le monde extérieur ce qu'ils nomment le *principe d'individuation*, on dit que c'est le père qui permettrait à l'enfant d'accéder à l'espace public⁹. Cette idée est partagée par bon nombre de personnes et de chercheurs. On y fait référence, soit en parlant directement du père comme chez Corneau¹⁰, Badinter¹¹ ou Blye¹² lorsqu'ils parlent des figures d'initiateur et de mentor, introduisant les enfants au monde extérieur.

Dans les situations de divorce, l'explication est encore plus frappante : on insiste sur le rôle primordial du père dans l'ajustement social et l'évolution des enfants¹³. De même, lorsque l'on parle des familles sans alliance, on dira que « les garçons, à partir d'un certain âge, s'intègrent et évoluent nettement mieux quand ils sont gardés par le père

et à l'inverse pour les filles ; cette évolution se manifeste surtout au chapitre des ajustements sociaux et des rôles sociaux qu'ils développent par la suite »¹⁴.

Nous ne saurions assez insister sur le fait que cet aspect de la paternité, hérité du discours psychanalytique, occupe une place importante dans notre société. Que l'on soit d'accord ou non avec les approches psychanalytiques, on ne peut nier leur importance, car d'une certaine manière l'impact de la psychanalyse sur le monde moderne est tout aussi important que la découverte de la perspective à l'époque de la Renaissance. On y apprend la capacité du père à créer une distance relationnelle avec la mère et son univers dont les relations sont constituées d'émotivité chaleureuse et souvent trop fusionnelle. Ici, le rôle du père est celui d'un agent de défusion de l'enfant et de sa mère, lui permettant de

créer une aire de liberté favorable à son autonomie. Le père est un *principium individuationist* où l'enfant peut se dessaisir, se libérer de l'embrassade symbolique de la mère et ainsi affronter seul la réalité extérieure¹⁵.

On reconnaît la question de la dissociation des références de la socialisation développée par Freud et décrite entre autres par Stroller¹⁶. Cette idée a aussi été étudiée par les anthropologues¹⁷ ; leurs travaux constituent une illustration des enjeux du processus de socialisation et la fonction de dissociation du père dès la petite enfance.

À ce chapitre, l'impact de l'absence du père sur les enfants a été documenté de différentes manières par Blakenhorn¹⁸, Polack¹⁹ et en France par Christiane Olivier²⁰, laquelle reprend à son compte la liste des ravages associés à cette absence : délinquance, suicide, dépression, drogues, gangs de rue, décrochage scolaire chez les garçons,... Que dit-elle ?

« ...L'absence du père qu'elle soit physique ou psychique constitue pour l'enfant une modification importante de son rapport à l'autorité (...) Nous savons tous que les bandes de jeunes (...) sont constituées en grande majorité de garçons issus de familles perturbées (...) réduites à la monoparentalité. (...) 61 % des toxicomanes canadiens appartiennent à des familles éclatées, (...) de façon universelle les garçons seraient plus touchés que les filles (...) ». (1998, p.67 et suiv.)

et elle poursuit en disant :

« ... il n'y a plus de repères, et souvent plus de pères. Il reste la plupart du temps une mère aimante et compatissante qui craint de heurter les enfants déjà bousculés par la vie de leurs parents (...). Souvenons-nous que l'identité de l'individu ne s'établit que face et grâce à un autre individu et à travers un conflit né de deux désirs différents ; celui des parents (des pères) et celui de l'enfant ». (1998, p.71-73).

et encore :

« Comment le fils et la fille adolescents, qui ont besoin de confrontation en famille pour se construire, parviennent-ils à remettre en cause leur mère aimante, seule. (...) ils perdraient le seul appui affectif qu'ils aient dans la réalité et se sentiraient eux-mêmes coupables de blesser leur mère. (...) Comment cette mère seule peut-elle répondre à cette soudaine violence de l'enfant qui prend conscience qu'il n'est plus un enfant et n'a plus besoin de sa mère ? » (1998, p.75).

« Devant l'impossibilité de dépenser sa force vitale en la retournant contre ses parents (...) l'adolescent retourne cette force vers l'extérieur et, ce faisant devient parfois asocial, délinquant ; s'il retourne sa négativité contre lui-même il tombe dans la dépression ou même le suicide ». (1998, p.78).

Olivier conclut, comme bon nombre d'auteurs, que le problème se trouve au carrefour de plusieurs dialectiques dont, entre autres, le fait que l'enfant vit avec une femme seule responsable, soit parce que le père a été destitué de sa fonction de mari, soit qu'il a quitté la maison ou quoique père présent, il ne remplit pas sa fonction d'appui viril et de modèle pour son fils.

...
les pères sont aussi sensibles et peuvent établir des relations avec les enfants aussi « naturellement » que les mères. Comme je l'ai dit précédemment, un nombre incalculable d'études ont fait la preuve que les hommes peuvent « paterner ».

Plus près de nous, on se rappellera le débat sur la *Misère scolaire des garçons*²¹ qui a fait suite au dépôt du rapport du Conseil supérieur de l'éducation, lequel mettait en relief le fait que deux fois plus de garçons que de filles décrochaient avant la fin de leurs études secondaires. On a alors souligné avec plus ou moins d'emphase que l'absence du père devait bien y être pour quelque chose.

Ce que je veux souligner par tous ces exemples c'est qu'un aspect du paradoxe dont je parlais précédemment concerne l'importance que l'on accorde à la présence du père et de son corollaire, à savoir les conséquences catastrophiques de son absence sur les enfants.

LE MÂLE IMMORAL ET LE PARENT ABJECT

Si un aspect du paradoxe social de la paternité est le discours sur la nécessité du père, l'envers de la médaille est structuré autour de la notion de l'immoralité de la masculinité (le mâle immoral) et l'abjection de la paternité.

En effet, le second volet de ce paradoxe est à trouver dans d'autres effets et usages sociaux du discours scientifique qui nous laissent à entendre que les pères (sinon les hommes) sont des êtres abjects, immoraux et donc que socialement nous devons faire en sorte qu'ils abjurent, renoncent. Le père, parce qu'ignoble, doit apostasier son rôle et ses prérogatives parentales.

Je vous explique. De façon générale, on s'entend donc sur l'idée que les pères sont aussi sensibles et peuvent établir des relations avec les enfants aussi « naturellement » que les mères. Comme je l'ai dit précédemment, un nombre incalculable d'études ont fait la preuve que les hommes peuvent « paterner ».

Toutefois, un des constats que l'on peut appliquer à l'objet père est qu'au

Québec, le champ de la paternité s'est, jusqu'à présent, constitué autour de quelques paradigmes dévaluatifs : la passivité, l'absence. Parmi les recherches qui ont probablement le plus contribué à construire l'objet père autour du pôle de la passivité, celles sur la répartition des tâches domestiques et des soins aux enfants sont des plus importantes. C'est une problématique qui a été étudiée sous de multiples facettes, entre autres, par celles qui ont bien documenté la question de l'articulation entre la famille et le travail. Ces études²² montrent que le temps d'interaction entre un parent et l'enfant est différent selon que l'on est un père ou une mère, et qu'il varie selon le cycle de vie familiale. Il existe aussi des différences quant à la nature des tâches effectuées selon l'un ou l'autre des deux parents, le père ayant tendance à sélectionner les tâches ayant un plus grand potentiel de gratifications affectives. Elles suggèrent de plus, que les pères se confinent à un rôle de soutien et que la paternité s'affirme à des moments précis.

L'objectif recherché est toujours « de montrer qu'un "bon père" a le même potentiel qu'une "bonne mère" dans ses relations avec les enfants »²⁴ ou comme l'énonce Robinson (1986) : « les papas font aussi de bonnes mamans »²⁵.

Cela étant bien connu, il s'avère inutile de s'étendre davantage sur la question, sinon pour souligner que le constat général qui se dégage de ces recherches est que partout les pères sont fautifs, tant du point de vue du nombre d'heures consacrées aux enfants que de la diversité des tâches accomplies. Quoique ces études soient critiquables à plusieurs points de vue²³, elles laissent à entendre que le père est un parent passif et propagent l'idée selon laquelle il est un être irresponsable.

Si la paternité se présente sous de tels traits, c'est qu'elle est construite de manière à correspondre à une norme. En effet, malgré le fait qu'on ait reconnu au cours des années 1970, la capacité des pères à paterner, l'étalon de référence dans la manière de faire demeurait toujours les comportements maternels. L'objectif recherché est toujours « de montrer qu'un "bon père" a le même potentiel qu'une "bonne mère" dans ses relations avec les enfants »²⁴ ou comme l'énonce

Robinson (1986) : « les papas font aussi de bonnes mamans »²⁵.

Je ne saurais trop insister sur le fait que nous vivons sous l'emprise de valeurs qui font en sorte que, la paternité est dépendante de la capacité des pères à mimer les comportements des mères, il s'agit d'une parentalité construite par la négation, la dévaluation d'une parentalité au masculin. D'ailleurs, cela se reflète dans la vie de tous les jours. Combien de pères nous disent avoir abandonné ou s'être progressivement retiré des soins aux enfants et des tâches domestiques parce que leur conjointe adoptait une attitude qui leur envoyait une image négative d'eux-mêmes ? À savoir, qu'ils ne s'y prenaient pas de la bonne manière, qu'ils n'avaient pas le mode d'emploi (celui de la mère),... C'est dans ce contexte idéologique qu'on évalue encore aujourd'hui la compétence parentale des pères. On est loin de questionner la nécessité du faire autant, mais surtout du faire pareil implicite à cette mentalité.

UN MYTHE FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE

Cette vision dévaluative des rôles et comportements masculins et plus particulièrement de la paternité n'est pas récente, mais ferait partie d'un héritage historique. C'est en quelque sorte un des mythes fondateurs de la société québécoise, qui a organisé les rôles masculins dans une perspective dépressive, évaluative ou ce que Gérard Bouchard²⁶ nomme dans son dernier essai, un mythe dépréciatif. Cette idée est présente partout dans le roman québécois. André Vanasse²⁷ dans son étude sur les personnages romanesques montre que le père québécois porte comme une fêlure sa situation de dominé. Il cite les exemples de Menaud maître-draveur, du père Didace Beauchemin, mais aussi des personnages de Marcel Dubé qui se retrouvent tous sous le dénominateur commun : la dévalorisation.

Dans la société agricole, c'est le cultivateur docile dominé par le clergé et la mère toute-puissante, alors que le coureur des bois est montré comme un être volage et irresponsable et sans avenir ; dans la société industrielle, ce sont des pères dominés par le patron à l'usine et à la maison par la mère, c'est le père Plouffe soumis à la mère omniprésente. On retrouve aussi cette caractéristique dans les personnages de Marcel Dubé qui ont en commun : la défaite. Chez Victor-Lévy Beaulieu, le héros essaie désespérément d'atteindre l'image intériorisée du père idéal inaccessible.

La culture québécoise apporte quelque chose de particulier à la construction de la masculinité par la négative. Il y a un aspect dévaluatif dans la mise en scène de la masculinité d'ici. Explorant l'œuvre du poète québécois Saint-Denis Garneau, Anne Élane Cliche²⁸ illustre le renoncement aux caractéristiques féminines (illustrées



« sous cette bosse, c'est là qu'il y a une chambre où l'on se retire de tout, de soi-même, pour s'asseoir et regarder (...) Cette idée des os consistait à se dépouiller de la chair à laquelle on ne peut jamais se fier (...) ».

De son côté, Colette Moreux²⁹, dans une étude célèbre sur la vie dans un village québécois des années 1960, montre que le père détient un pouvoir illusoire à l'intérieur de la famille. Les attitudes autoritaires du père sont attendues par la mère, mais critiquées et systématiquement mises en échec par elle. On nous dépeint les pères comme vaincus, dominés par leur épouse au sein de la famille traditionnelle et par les patrons. À travers tout ce que l'on dit à leur sujet, nous devons constater que l'image du père québécois est fortement dépréciée. Cela est aussi vrai pour la société actuelle, vous n'avez qu'à écouter les téléromans pour vous en faire une idée. À la télévision, les hommes sont aussi personnifiés négativement. Cela va du personnage de Jean-Paul Belleau dans *Les Dames de cœur* aux personnages plus récents des nouveaux téléromans. Il y a quelque temps, l'émission *Enjeux* faisait le même constat en évoquant des hommes mous.

Un autre domaine, où s'exerce la dévaluation de la masculinité, est la publicité. Depuis la libération des femmes, la lutte contre le sexisme impose des contraintes nouvelles sur les publicitaires qui craignent les repréailles et les protestations populaires s'ils venaient qu'à présenter des images négatives des femmes. Ainsi pour faire drôle, les publicitaires n'ont plus que les sujets masculins à ridiculiser. Observer les publicités de *Chrysler* (la femme qui engueule son chum), les produits de

shampooing (des hommes se ridiculisent en récitant un poème). Les seuls sujets dévalués sont les personnages masculins.

En conclusion, il m'apparaît essentiel de réfléchir sur le paradoxe qui fragilise la paternité, car bien souvent les pères sont des boucs émissaires d'une société divisée sur le rôle de ses institutions. Le discours social paradoxal sur la paternité et les rôles masculins nous impose des images négatives de la paternité, ces représentations sont partagées par les pères qui se sentent dépossédés, mais aussi par ceux et celles qui interviennent (ou n'interviennent pas) auprès des pères.

La dévaluation de l'image des pères prend divers visages à travers l'Histoire récente. Si durant les années 1970 on s'interrogeait sur la capacité parentale des pères, aujourd'hui on aurait plutôt tendance à centrer le discours sur le paradoxe suivant : la nécessité et l'abject.

Depuis plus de trente ans, la dénonciation des stéréotypes sociaux qui concernent le féminin a fait progresser la situation des femmes. Mais les critères de la masculinité ne sont pas remis en question, comme si placé en position dominante, le modèle masculin échappait par principe à toute menace d'aliénation. Il est vrai que du fait de la situation dominante dans les rapports de sexe, le masculin intervient comme repère présidant à une différence sexuée qui se détermine en fonction de son absence ou de sa présence.

Constituant la référence de l'humain, le masculin ne saurait être approché de lui-même. Il désigne le lieu d'où émane le regard sans pouvoir être saisi lui-même comme objet de regard. D'où la nécessité de n'apparaître que placé sous les auspices de la négation. Si l'on ne doit rien savoir de ce qu'il représente en lui-même, une détermination négative s'impose toutefois d'emblée :

ne pas être ce qui est censé représenter son contraire (c'est-à-dire féminin).

Si cette négation fondatrice du masculin (n'être pas une femme) et l'appropriation de l'esprit par la masculinité sont restées longtemps occultées, nous devons aujourd'hui prendre conscience que les sociétés obéissent à la même injonction, définissent les hommes par ce qu'ils ne peuvent et ne doivent pas être sous peine de révolutionner les rapports sociaux entre les hommes et les femmes.

L'identité masculine par la négation de tout ce qui relève de l'univers du privé, implique le rejet d'une partie de son humanité, le rejet de ce que les hommes ne doivent pas être. On peut alors voir la continuité entre le féminin, le privé, le maternel et le cutané, le corps, la sensualité, le ressenti,... L'exclusion de la condition masculine et de l'identité masculine, de ce qui appartient au féminin intervient ainsi au terme d'un travail de déstagement de toutes les caractéristiques qui peuvent être attribuées comme propriété du féminin. Mais en même temps, c'est tout le pouvoir de sensualité diffuse, de sensibilité humaine, d'intériorité, qui vient à tomber, au profit de la fondation de l'ordre civique, établissant une position de transcendance par rapport à l'ordre simplement humain; lequel ordre sera abandonné aux femmes.

L'exclusion de toutes caractéristiques du féminin implique une mutilation que, du même coup, l'homme civique s'impose à lui-même. Si les hommes sont promus dans une place dominante dans notre société, ce n'est qu'au prix d'une vaste opération de négation, de dévaluation d'une partie d'eux-mêmes. Le mythe dépréciatif de l'homme québécois participe ainsi à la reproduction des places hiérarchiques entre les hommes et les femmes en refusant l'accès aux hommes à d'autres dimensions de leur humanité. ♦♦

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- ¹Dulac, Germain et Johanne Groulx (1998). *Paternité travail et société. Les obstacles organisationnels et socioculturels qui empêchent les pères de concilier les responsabilités familiales et le travail*, Montréal, Université McGill, 120 pages.
- ²Dulac, Germain (1999). « Que nous disent les pères divorcés à propos des transitions familiales ? » dans Dandurand et al., *Quelles politiques familiales à l'aube de l'an 2000 ?*, Paris, L'Harmattan, 174-189.
- Dulac, G. (1996). « Les moments du processus de déliaison père-enfant chez les hommes en ruptures d'unions » dans Jacques Alary et Louise Éthier (dir.), *Comprendre la famille. Actes du 31^e symposium de recherche sur la famille*, 45-63.
- Dulac, G. (1993). *La paternité, les transformations sociales récentes*, Québec, Conseil de la famille, 93 pages.
- ³Dulac, Germain (1997). *Les demandes d'aide des hommes*, Montréal, A.I.D.R.A.H, 49 pages.
- Dulac, Germain (1998). « L'intervention auprès des pères : des défis pour les intervenants des gains, pour les hommes », *P.R.I.S.M.E.*, vol. 8, no 2, 190-206.
- ⁴Germain, Diane (1986). « La famille recomposée, le deuil et l'idéal » dans Pierre Gauthier, *Les nouvelles familles*, Saint-Martin éditeur, 85-112.
- ⁵Parke, R.D. et S.E. O'Leary (1976). « Father-Mother-Infant Interaction in the Newborn Period : Some Findings, Some Observations and Some Unresolved Issues » dans K. Riegel et J. Meacham (ed.), *The Developing Individual in a Changing World*, The Hague, Mouton.
- ⁶Froidi, A.M., Lamb, M.E., Leavitt, L.A. et W.L. Donovan (1978). « Fathers and Mothers Responses to Infant Smiles and Cries », *Infant Behavior and Development* 1, 187-198.
- ⁷Robinson, Brian E. et Robert L. Barret (1986). *The Developing Father*, New York Guilford Press, 31.
- ⁸Draughn, Peggy S. et Mary L. Waggenspack (1986). « Father Supportiveness : Perception of Fathers and College daughters » dans Robert A. Lewis et Robert E. Salt (eds), *Men in Family*, Beverly Hill, Sage Publication, 1986.
- ⁹Péladeau, Normand et Annie Davault (1987). « Un père à part... entière: la monoparentalité masculine », dans Coeur-Atout (éd), *Un amour de père*, Montréal, Saint-Martin, 179.
- ¹⁰Corneau, Guy (1989). *Père manquant, fils manqué*, Montréal, Éditions de l'Homme, 198 pages.
- ¹¹Badinter, Elisabeth (1992). *X Y de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 314 pages.
- ¹²Bly, Robert (1992). *L'homme sauvage et l'enfant*, Paris, Seuil, 334 pages.
- ¹³Hetherington, E.M. (1979). « Divorce : A Child Perspective », *American Psychologist*, no 34, 851-858.
- ¹⁴Santrock, J.W. et R.A. Warshaw (1979). « Father Custody and Social Development in Boys and Girls », *Journal of Social Issues*, no 35, 112-125.
- ¹⁵Monbourquette, Jean (1987). « Grandeur et misère de la relation père-fils. Essai de psychologie archétypale de la rencontre du père et du fils », dans Coeur-Atout, (éd) *Un amour de père*, Montréal, Saint-Martin, 153.
- ¹⁶Stroller, Robert J. (1975). *Sex and Gender, vol. II, The Transsexual Experiment*, New York, Jason Aronson.
- ¹⁷Herd, Gilbert H. (1981). *Guardian of the Flutes. Idioms of Masculinity*, New York, McGraw Hill, 315.
- ¹⁸Blakenhorn, David (1995). *Fatherless America : Confronting our Most Urgent Social Problems*, New York, Basic Books, 328 pages.
- ¹⁹Polack, William S. (1999). *Real Boys : Rescuing Our Sons from the Myths of Boyhood*, Mary Pipher (ed), 447 pages.
- ²⁰Olivier, Christiane (1998). *L'ogre intérieur. De la violence personnelle et familiale*, Paris, Fayard.
- ²¹Gagnon, Lysiane (1999). « La misère scolaire des garçons », *La Presse*, samedi le 16 octobre et 25 octobre.
- ²²Descarries, Francine et Christine Corbeil (1994). *Travail et vie familiale : une difficile articulation pour les mères en emploi*, Montréal, UQAM, Centre de recherche féministe, (non paginé).
- ²³Voir les critiques qui leur sont adressées. Chadeau, Ann et Annie Fouquet (1981). « Peut-on mesurer le travail domestique ? », *Économie et Statistique*, no 36, 23-33.
- ²⁴Chesler, Phyllis (1986). *Mothers on trial*, New York, McGraw Hill.
- ²⁵Kohler Reismann, Catherine (1990). *Divorce talks: Women and Men make sense of personal relationships*, New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.
- ²⁶Bouchard, Gérard (2000). *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal.
- ²⁷Vanasse, André (1991). *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritique d'œuvres québécoises contemporaines*, Montréal, XYZ éd., 121 pages.
- ²⁸Cliche, Anne-Élaine (1995). *Comédies. L'autre scène de l'écriture*, Montréal, XYZ éd., 94.
- ²⁹Moreux, Colette (1982). *Douceville en Québec. La modernisation d'une tradition*, Montréal, PUM.

NOTE DE LA RÉDACTION

Un deuxième article de Monsieur Germain Dulac paraîtra dans un prochain numéro. Il traitera des impacts de la perception des pères sur l'intervention psychosociale.